

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: L'art décoratif à Paris
Autor: Biéler, Michelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ART DÉCORATIF A PARIS

Nous nous exprimons dans notre gîte, et le besoin est inné pour l'homme d'associer l'expression de l'art à toute l'ambiance utilitaire de la vie. Profondément juste et sage est donc ce mot d'un artiste, fin psychologue : *„On ne connaît jamais bien un homme tant qu'on ne l'a pas vu chez lui.“*

Ce qui est vrai d'un individu l'est plus encore d'une nation ; à chaque époque de l'histoire appartient un style, qui en est le reflet fidèle puisqu'il résulte de ce qui est généralement choisi, préféré, adopté par le plus grand nombre des esprits influents de cette époque ; il n'est donc possible de juger d'un style que lorsque, remplacé par un autre, il a accompli son évolution entière, et nous n'essayerons pas de définir ici le style français actuel.

Combien il est intéressant cependant de l'analyser, de l'étudier. C'est au salon des Artistes Décorateurs que l'occasion la meilleure nous en est donnée depuis quelques années. Là des architectes „ensembliers“ exposent des intérieurs constitués sous leur direction d'après leurs propres modèles exclusivement, ou bien avec le concours d'artistes spécialisés. Disons-le de suite, il est regrettable que la Société ne parvienne pas à „ensembler“ de la sorte le travail de tous ses membres, car d'autre part, et cela est d'une présentation bien fâcheuse, se trouvent réunis, donnant une impression inévitable de bazar, des objets de toutes matières, de toutes dimensions, de toutes couleurs, dont chacun a son mérite et sa valeur d'art, extrême parfois, et ne donne cependant au visiteur qu'une impression discordante et pénible.

Les lecteurs de Zurich me comprendront mieux que tout autres, puisqu'ils ont vu les nombreuses expositions d'Art Décoratif du Gewerbemuseum. Là était scrupuleusement observé ce principe, que chaque objet exposé ne peut être que le détail d'un ensemble ; la première chose est d'obtenir cet ensemble ; tout objet n'y contribuant pas nuit à l'effet total. Parlons donc d'abord de ce qu'exposent ces „ensembliers“ ; ce sont les résultats.

Un des plus curieux est celui (reproduit ici) créé entièrement par M. Paul Follot — un boudoir ovale dont les proportions infiniment harmonieuses, la boiserie aux légers et discrets motifs de marqueterie, la voussure aux lignes enveloppantes et la tonalité générale d'un jaune laiteux, accentué d'amarante sont d'une science artistique consommée. — Nous regrettons seulement que les sièges et le secrétaire soient de bois doré ; pourquoi en effet dissimuler, que ce soit sous de la dorure, du laqué ou tout autre enduit opaque quelconque, la belle matière qu'est le bois bien travaillé, n'est-ce pas aussi faux comme art que le faux marbre et le faux bois du peintre en bâtiment ? La dorure est de nature métallique et ne convient qu'au métal, c'est comme tel qu'il faut l'employer si l'on veut user de sa richesse et de sa gaieté. M. Follot n'est pas l'inventeur du bois doré qui n'a été que trop en honneur ainsi que le bois laqué, aux dix-septième et dix-huitième siècles. Mais nous pouvions croire et voulons croire encore que c'est une des caractéristiques de l'art décoratif français moderne, que la connaissance exacte des matières à employer et le respect en bonne logique de ces matières, de telle façon qu'elles rendent tout ce qu'elles peuvent donner sans qu'on les fasse sortir de leur domaine et sans tomber dans la virtuosité inutile de les faire s'imiter l'une l'autre.

Dans l'ensemble de M. Jallot — un salon — nous admirons comme signe particulier l'extrême confortable des sièges, le canapé profond, les

fauteuils larges aux commodos accoudoirs. Cela donne une impression de bien-être bannie de nos intérieurs depuis le temps de Napoléon III où tout l'ameublement entièrement "capitoné" ne laissait apparaître aucun fragment de bois. C'était hideux, mais on y était incontestablement fort bien.

Un public qui en avait encore le souvenir, sans doute, avait souvent reproché, avec une certaine justesse, à nos créateurs de mobilier, de nous proposer surtout des meubles rigides et rustiques, de lignes pures et de proportions étudiées, mais relevant plutôt de la menuiserie que de l'ébénisterie et laissant sans emploi le savoir professionnel de nos bons tapissiers.

M. Follet par son luxe élégant — M. Jallot par son confort luxueux, peuvent considérer qu'ils ont vaincu ces objections. Pourtant ils ne sont pas pour cela revenus en arrière comme M. Groult dans son salon Louis-Philippe allemand qui n'est d'ailleurs pas sans charme dans son aspect vieillot.

MM. Galleray, Majorelle, Selmersheim, exposent des salles à manger. La première, gaie, pratique, commode, s'agrément de plaques de cuivre repoussé, incrustées dans le lambris, qui n'ajoutent rien comme charme pour les yeux et nuisent à la frise peinte qui règne au-dessus, alors que celle-ci gagnerait à faire plus intimement partie du lambris. Placée trop en retrait, elle semble étrangère à l'ensemble. De Majorelle un effet plus harmonieux mais plus banal dans les détails — parmi lesquels un vitrail de Daum est même tout à fait fâcheux. De Selmersheim une forme nouvelle et très heureuse de buffet; d'un aspect plein et solide, il doit être d'une exécution peu coûteuse, sans que puisse cependant lui être attribuée l'épithète dont nous parlions plus haut, de menuiserie rustique — méritée par tant de meubles simples et qui dans l'esprit du public, à tort d'ailleurs, est toujours assez dédaigneuse.

M. Rapin expose un cabinet de travail d'une extrême sévérité de forme et de couleur dont l'impression de sombre gravité obtenue à ce degré n'est pas sans mérite; pas un angle aigu cependant, pas une dureté.

M. Lalique a composé et fait exécuter par la Manufacture de Sèvres, un petit salon rond, entièrement en céramique incrustée d'émaux sur platine. Cela est désespérément triste et froid malgré les qualités de composition.

Participant à ces ensembles, nous avons admiré les beaux vases de métal de Dunant qui a d'autre part une vitrine contenant des pièces d'une rare perfection, de Szabo des appareils d'éclairage électrique, couronnes de fer forgé soutenant des verreries opaques. Il est regrettable que les travaux de M. Robert soient présentés à l'aventure sans cohésion, sans cadre; c'est une charmante petite grille fer et cuivre, et une délicate vitrine d'une grande perfection de travail.

Même regret pour un délicieux paravent brodé de soies artificielles sur le modèle de Karbowsky. Signalons encore les belles céramiques de Decœur et de Méthey, des étoffes teintées et brodées de Clément Mère, ainsi que des boîtes de matières rares, précieusement travaillées. Beaucoup d'autres mériteraient d'être cités parmi les émailleurs, les céramistes, les dessinateurs d'étoffes et de papiers, mais il est peu aisé d'en donner une description rapide et bien imagée. Nous dirons seulement qu'ils sont presque tous très heureusement choisis parmi les œuvres les plus typiques d'artistes qui allient à une conception sensible et raisonnée au plus haut degré,

une exécution parfaite, une connaissance approfondie de la matière qu'ils traitent. Et ce choix n'est pas toujours facile. Les organisateurs ont à discerner et à évincer deux catégories de producteurs; d'une part les amateurs qui, parce qu'ils se sentent une certaine sensibilité aux choses d'art, quelques idées et un incomparable aplomb, pensent et disent comme les grands seigneurs de Molière: „Nous autres grands artistes, nous savons tout sans avoir jamais rien appris“. Tandis que d'autre part, et non moins dangereux et capables d'étouffer un mouvement, sont les industriels préoccupés seulement d'affaires, qui veulent faire consacrer en quelque sorte leurs modèles, en leur faisant prendre, à une exposition, une estampille d'objet d'art pour les éditer ensuite en grande quantité et à bon compte pour le commerce. Or il est d'autres expositions d'un caractère bien industriel où ils seront bien à leur place; à eux d'en relever le niveau.

Au Salon des Artistes Décorateurs sont et doivent être seuls réunis les créateurs de modèles, les architectes organisateurs d'ensembles types, proposant toujours de nouvelles idées, restant la source où s'alimentera le goût d'un public d'élite qui, par son choix et ses éliminations, déterminera d'une façon qui sera appréciable seulement pour la génération qui nous suivra, le style du vingtième siècle français.

Résumons donc les tendances que nous avons cru y discerner cette année pour notre part. C'est d'abord l'abandon complet de la recherche de l'original et de l'imprévu; du nouveau pour le nouveau. Une peur moins grande de s'apparenter aux styles du passé. Puis le souci grandissant du confortable des sièges, de l'élégance et de l'amabilité de l'ensemble, tant dans les lignes que dans les couleurs, et enfin la recherche souvent atteinte de la perfection dans l'exécution.

PARIS

MICHELLE BIÉLER.

□□□

EIN FESTSPIEL

Zum eidgenössischen Turnfest in Basel, das anfangs Juli stattfand, hat Carl Albrecht Bernoulli ein Festspiel geschrieben, das in der ungeheuer großen Halle — für zehntausend Personen bot sie Raum — an mehreren Abenden zu Beginn des Vergnügungsprogramms mit Erfolg über die Bühne ging. *Sankt Jakob an der Birs* ist es betitelt. Nun wird der Leser bei diesem Titel sofort denken: Aha, wieder eine der üblichen Heldentaten-Verehrungen in patriotischem Bengelfeuer und mit einem artigen Einschuss von Selbstbewunderung („Hast noch der Söhne ja“ etc.). Wer so folgert, folgert falsch. Trivialitäten sind Bernoullis Sache nicht. Er geht eigene Wege. Ob es immer solche sind, denen wir zu folgen Lust haben, ist eine andere Frage, die uns hier näher nicht zu beschäftigen hat. So hat er denn sein Thema recht eigenartig angegriffen. Er stellt gewissermaßen die Schlacht zur Diskussion. Zwei Chöre treten auf, Sprechchöre, die unisono ihre Sache vorbringen in Rede und Gegenrede. Der eine Chor beschwört die Helden von Sankt Jakob herauf: „Hier ist Basel. Dort drüben liegt Sankt Jakob. Erscheint uns, Helden, die ihr dort gefallen! Her, alte Schweizer, zaudert nicht, herbei! Seid gegenwärtig, aufersteht leibhaftig!“ Der Gegenchor macht seine Einwendungen: er sieht in dem Tun der Kämpfer von Sankt Jakob nur die Zuchtlosigkeit, die wilde Kriegsgier; doch will er